

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Les jumeaux

Louise Maheux-Forcier

---

Volume 21, Number 3 (123), May–June 1979

Douze nouvelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60170ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Maheux-Forcier, L. (1979). Les jumeaux. *Liberté*, 21(3), 37–44.

## *Les jumeaux*

---

LOUISE MAHEUX-FORCIER

La nouvelle s'était répandue de la première à la dernière maison du village à la vitesse d'une traînée de poudre, desserrant toutes les lèvres habituellement cousues par la mélancolie dominicale, tandis qu'au bord de la rivière, juste à cet endroit où l'eau enragée s'attaque avec des clameurs de bête aux rochers qui l'endiguent, Laura venait de perdre pour toujours l'usage de la parole...

En dévalant la rue principale, la nouvelle avait fait boule de neige, alertant d'abord les commères en chaleur, « décorsetées » et oisives sur le pas des portes, puis les vieillards somnolents dans leurs berceuses derrière les rampes des balcons, ensuite les petits enfants qui s'ennuyaient, échelonnés sur les gradins des escaliers, si tranquilles et figés dans leurs poses qu'ils ressemblaient à des végétaux qu'on aurait pu « piquer » comme des pommes à l'étalage ; après, elle s'était faufilée dans la cuisine du presbytère où le curé contait fleurette à sa nouvelle bonne et dans la salle d'examen du docteur qui abusait souverainement de la fille enceinte ; finalement, cette boule de neige, portée par l'écho et le vent léger de juillet, avait ameuté, jusque dans la luzerne et les bosquets feutrés, des couples bien plus clandestins encore qui n'avaient pas d'alibis et pas d'autres caches à leur disposition.

Les trottoirs de bois, surpeuplés tout à coup de galoches, de sabots et autres chaussures bien « talonnées », résonnaient comme tambours battus et le défilé s'organisait en cavalcade, dirigé comme il se doit, par l'homme d'église et par l'homme de science, à cheval sur leurs trousses... tandis qu'au bord de la rivière, juste à cet endroit où la roche a fini par céder aux millénaires assauts de l'eau furieuse, en lui offrant une faille rembourrée de beau sable blond pour qu'elle le lèche comme un caramel et s'y repose comme dans un lit, la pauvre Laura venait de perdre pour toujours l'usage de ses jambes...

En réalité, il n'y avait plus de vivant en elle que ses deux petites mains vaillantes occupées à réduire en confettis les pages d'un livre déjà fort mal en point, et ses deux yeux désespérés qui faisaient la navette entre deux petits tas de vêtements, parfaitement identiques, couronnant les deux pitons que l'eau avait sculptés en usant le cœur du massif rocheux et qui, maintenant se faisant vis-à-vis, avaient l'air de se défier comme deux oiseaux de malheur.

Pourtant, cet état de stupeur ne pouvait, en aucune manière, être imputé au choc de la macabre supposition, car ce qui venait d'arriver — même si elle n'en avait pas encore la preuve —, Laura l'avait pressenti depuis longtemps... Elle le savait depuis treize ans...

Ils étaient nés si pareils que n'importe qui voyant son double dans un miroir ne pourrait davantage se reconnaître que les deux jumeaux se regardant face à face... Si pareils qu'on ne savait jamais, au village, lequel de Bernard ou de Bertrand venait mendier le grain pour les poules ou proposer aux ménagères, à dix sous le cornet de papier, les petites fraises des champs, fraîchement cueillies.

Comme on ne les voyait toujours que séparément, il arrivait même que de mauvaises langues répandent le bruit que Laura n'avait accouché que d'un seul fils, et qu'elle avait eu l'idée machiavélique de faire croire à des jumeaux pour attendrir la population sur sa misérable condition de veuve, condamnée à nourrir deux bouches au lieu d'une, avec les seuls revenus de son potager, du courage de ses voililles et de son talent pour le tricot.

Mais les mauvaises langues étaient bien forcées de ravalier leurs insinuations, régulièrement, une fois par semaine, le dimanche : encore tout essoufflée du long chemin parcouru depuis sa cabane en rondins jusqu'au temple du Seigneur, Laura venait s'agenouiller à la table sainte, flanquée de ses deux enfants, si pareils et si pareillement vêtus que cela en était hallucinant et qu'on n'en revenait pas, d'une saison à la suivante, de les voir grandir au même rythme, accomplir les mêmes gestes dans le même temps, et si bien régler leurs pas l'un sur l'autre que le plus prodigieux couple de danseurs n'en n'aurait jamais pu faire autant, de part et d'autre d'une « étoile ».

Un frisson parcourait à tout coup l'assemblée des fidèles qu'un miracle n'eut pas davantage étonnés et, parfumé d'encens, montait de la nef au jubé un murmure de litanie dont on se passait, avec la sébille, le mot clef : « identiques » ... « ils sont identiques » !

Ce qu'on ignorait, c'est que Laura n'était pas de cet avis et que, si elle trouvait chaque dimanche matin l'énergie nécessaire pour traîner de force, ensemble, ses deux enfants à l'église, c'était pour demander à Dieu ... de les réconcilier ! car Bernard et Bertrand étaient aussi profondément dissemblables que le jour et la nuit ... ennemis comme seul on peut être le plus cruel et le plus implacable ennemi de soi-même ...

Cela datait du berceau dont elle ne possédait évidemment qu'un seul exemplaire et où elle les avait trouvés, à peine âgés de deux mois, empoignés, griffés jusqu'au sang, en train de se disputer un hochet dont elle n'avait pas non plus le double.

Lorsqu'elle imagina, ayant deux seins, de leur offrir à boire en même temps, tout à fait équitablement, cela donna lieu à une telle décharge de coups de pieds que, craignant pour son ventre encore endolori, Laura avait renoncé à cette tactique et continué de les allaiter un par un, quitte à ce que lui crève les tympans celui qui n'était pas au poste.

Laura aurait pu, sans doute, avec beaucoup de patience, de ruse, d'affection, un peu d'aide et quelques conseils éclai-

rés, régler le problème dès cette époque si son draveur de mari n'avait précisément choisi ce moment-là pour faire le trapéziste sur une bille écorcée et, d'un saut trop périlleux, se retrouver défunt dans le lit de la rivière, tandis que dans le lit conjugal, plus démunie qu'une souche de sa clairière, la douce moitié enfantait deux monstrueux bourgeons qu'elle devrait conduire, seule, à maturité.

Au bout de cinq ans, il ne restait plus dans la mesure que de l'incassable, de l'ignifuge et de l'imputrescible, mais même si les deux enfants avaient failli plusieurs fois s'éborgner mutuellement avec les aiguilles à tricoter de leur mère et s'étrangler avec des lassos de laine tandis qu'elle repiquait ses salades ou soignait ses poules, ils étaient encore intacts, dans la forme superbe qu'on voit aux boxeurs qui s'entraînent avec méthode, ferveur et régularité.

N'essayant même plus de les comprendre ou de les raisonner, mais vivant sans cesse dans la crainte de trouver l'un pendu aux poutres de la remise et l'autre empalé dans un pieu de clôture, Laura s'était surtout appliquée à cultiver ses dons de surveillante et d'arbitre, et à développer une sorte d'intuition très spéciale qui lui permettait de prévoir la moindre flambée de haine comme il est possible de prévoir l'éruption des volcans en activité... Cette intuition s'étant, à la longue, étoffée d'une prudence toute rationnelle, elle imagina de limiter les dégâts possibles par divers stratagèmes : ainsi les avait-elle refoulés aux deux bouts de la table où ils mangeaient dans des assiettes en carton, et aux deux bouts de la maison où ils dormaient à même le plancher... parce qu'une paillasse est inflammable et qu'un oreiller peut servir d'étouffoir !... Ainsi commençait-elle à connaître un peu de répit lorsqu'elle leur montra le chemin du village et se décida à leur confier, à tour de rôle, des missions qui les séparaient, au moins pour une heure...

Mais quand approcha le jour de les inscrire tous deux à l'école, Laura passa trois nuits blanches à tourner et retourner la question dans tous les sens, en imaginant des encriers volants, des éclats de vitre, des pupitres démolis, des écoliers transformés en torches vives et des retours sanglants dans les crépuscules rouges.

A l'aube de la troisième nuit, elle avait trouvé la solution : elle n'en inscrirait qu'un, prétextant qu'elle avait besoin de l'autre à la maison et qu'elle se chargerait de lui apprendre elle-même les rudiments du catéchisme et de l'alphabet... Pour le calcul, auquel elle n'entendait rien, on verrait plus tard...

Jusqu'à ce jour, personne ne s'était encore aperçu qu'en réalité, ils profitaient tous les deux de l'enseignement officiel... un jour sur deux ! Et quand l'institutrice demandait à Bernard des nouvelles de Bertrand, il lui arrivait, sans s'en douter le moins du monde, d'obtenir la réponse de la bouche même de l'absent !

Laura avait évidemment fort à faire dans la soirée pour bien ajuster les deux écritures, d'un paragraphe à l'autre du même cahier, mais en cela comme dans tout le reste, les besoins se copiaient à ravir... Le seul ennui, c'est qu'ils étaient souvent si agacés de cette aisance dans la similitude qu'ils juraient d'écrire « tout croche » le lendemain et d'altérer leur timbre de voix lors de la séance de lecture... pour laquelle ils avaient d'ailleurs conçu, ensemble, une passion sans bornes, en découvrant, émerveillés, qu'il arrive dans les livres des choses qui n'arrivent pas dans la vie !

Mais ils étaient tenus par le bon bout ! et par un argument de taille qui les dissuadait de vendre la mèche : quel autre enfant du village avait la chance, comme eux, de n'aller en classe qu'à mi-temps ?

Ils avaient treize ans ce dimanche-là...

Contrairement à son habitude, Laura n'avalait pas l'hostie tout de suite. Elle la garda un long moment captive entre sa langue et son palais ; elle osa même en mordiller un peu les bords, histoire de bien faire comprendre à Dieu qu'elle ne plaisantait pas, qu'elle n'était pas une bigote qui marmonne pour ne rien dire, bref, que cette dent qu'elle avait contre Lui depuis si longtemps, elle croyait le moment venu de l'arracher : « Il va falloir que Tu Te décides... depuis treize ans que je T'implore !... Bientôt, ils seront trop grands et trop vigoureux pour que je puisse encore Te les amener de force... Déjà ce matin... au plus terrible de la mêlée... Ça m'embête de Te le dire... mais j'ai entendu de fameux

blasphèmes qui, je l'espère, ne sont pas parvenus jusqu'à Tes augustes oreilles . . . En tout cas, ça suffit pour les miennes ! J'en ai assez . . . Je suis au bout de mon rouleau . . . Te rends-Tu compte, à la fin, que trimant toute la semaine je pourrais bien avoir le droit de me reposer le dimanche . . . comme Toi ? . . . J'ai réfléchi . . . Voici ce que je Te propose : ou bien Tu Te décides à faire du monde avec mes deux gibiers de potence, ou bien je ne remets plus les pieds chez Toi ! C'est à prendre ou à laisser ! Amen ! »

Là-dessus, Laura mastiqua bien l'hostie et la broya entre ses molaires comme s'il se fut agi d'une bouchée coriace, puis, l'ayant dûment avalée, elle attrapa sa progéniture par la peau du cou et rentra chez elle, le pas fier et allègre comme quelqu'un qui vient de conclure un bon marché.

A la maison non plus elle ne se comporta pas comme d'habitude . . . Aux bouts de la table, crêtés comme deux coqs et le poing crispé autour du manche de leur couteau, les garçons attendaient leurs petits gâteaux d'anniversaire individuels, mais Laura posa devant elle, à égale distance des deux héros de la fête, un seul gâteau, énorme, bien glacé et décoré de vingt-six bougies qu'elle alluma tranquillement. Puis, son regard suppliant fit la navette entre Bertrand et Bernard comme pour les inviter à s'exécuter ensemble, mais, d'un commun accord et d'un geste parfaitement synchronisé, ils plantèrent dans la toile cirée de la table les lames de leurs couteaux, à la façon de cow-boys chevronnés, en signe de défi !

Laura se leva et, d'un souffle qui lui venait du fond des entrailles et de son découragement, elle éteignit elle-même les vingt-six petites flammes, pendant que les jumeaux, s'étant aperçus ensemble que leur mère pleurait devant eux pour la première fois, convenaient tacitement d'une trêve éternelle et remettaient leurs armes en position inoffensive, comme on rengaine des pistolets.

Brisée de fatigue, Laura se dirigea sans un mot vers sa chambre où, étendue tout habillée sur son lit, elle ne mit pas cinq minutes à s'endormir profondément.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, un calme inhabituel s'était répandu dans l'air comme un parfum, mais Laura le reçut

dans ses narines comme un relent de poudre à canon et se mit à arpenter la cambuse déserte, à la recherche de l'engin, pour le neutraliser... C'est alors qu'elle aperçut le livre... Un roman policier... Tout en le feuilletant, elle se rendit compte qu'il était amputé de ses dernières pages... A la place, il y avait un billet sur lequel elle lut, sans savoir qui des deux scélérats avait écrit ces lignes : « Ah ! Ah ! qui est l'assassin, à ton avis ? Est-ce Pierre ? ou bien est-ce Paul ? Moi, je le sais, mais le diable m'emporte si je te le dis ! Ah ! Ah ! »

Ainsi donc, ils passaient insensiblement de la brutalité physique à la cruauté mentale, de la méchanceté enfantine, spontanée, au sadisme adulte, patient, subtil, raffiné... Ainsi ses deux bébés bourreaux, ayant toujours agi sous la seule impulsion de l'instinct, avaient accédé, à son insu, en même temps qu'aux joies de la lecture, au plaisir que les tyrans éprouvent à bien ourdir les supplices, fourbir les instruments et attendre le moment propice pour viser pile dans le coeur et dans l'esprit de la victime... Laura ne vit que calvaire et que martyre à l'horizon...

Elle se mit à crier, toute seule au fond de sa clairière... puis à courir comme une folle en direction de la berge... sans savoir... par intuition... uniquement par intuition... en revoyant son pauvre mari qu'on lui avait rapporté sur un brancard, boursoufflé comme un poisson-lune... bleu... méconnaissable...

Et c'est là, au bord de la rivière, là où l'eau se fait douce pour caresser le sable blond dans une crevasse, c'est là que les villageois la trouvèrent allongée, nimbée de confettis comme une mariée et flanquée de deux étranges garçons d'honneur... nus, en tous points identiques, et encore ruiselants de la baignade qu'ils s'étaient offerte au bas des rapides, juste à cet endroit où les bouillons se calment pour faire la planche comme dans une piscine.

Le vent de juillet emportait dans le bleu du ciel les vêtements abandonnés sur les deux pitons rocheux... Au moment où elle sentit, sur son ventre, se rejoindre les mains de ses deux fils agenouillés, Laura fut certaine qu'au bout de

son regard embué s'envolaient deux grands oiseaux de malheur...

Elle avait perdu ce qu'on est toujours en danger de perdre quand on a trop de peine, trop de peurs, ou trop d'ouvrage : la raison !

C'est le prix que Dieu avait exigé. Mais les caprices de Dieu sont bien souvent aussi cruels qu'impénétrables ! Le curé se vit lésé d'une belle extrême-onction en plein air, le médecin, d'une démonstration de son savoir-faire en bouche à bouche, et chacun regagna son domicile ou son bosquet, floué d'une attraction sensationnelle dont la nouvelle s'était propagée dans tout le canton comme une traînée de poudre, portée par la voix hystérique de l'idiot du village : « Bernard et Bertrand se sont noyés !... La mère est là... en bas... au bord de la rivière ! »

Les années ont passé sans que soit trahi le secret et, ce matin encore, dans la petite église champêtre où j'étais venue puiser de rafraîchissants souvenirs à la source de ma crêdule et pieuse enfance, j'ai été saisie d'étonnement devant l'apathie des fidèles au moment où le trio légendaire franchissait le portail, auréolé pour moi de surnaturelles, magiques et quasi païennes couronnes : dans la fleur de leur âge, pareillement vêtus, et se ressemblant mieux que des sosies (au point que leurs chevelures semblaient parsemées d'un nombre égal de fils blancs comme si leur destin unique avait, du même remords, du même repentir et du même amour filial, brodé sa dentelle autour de leurs deux visages), Bernard et Bertrand échangeaient un regard tendrement complice au-dessus d'une vieille dame immobile et muette dans son fauteuil roulant : Laura !... Oui, c'était bien Laura, pareille à une momie que j'aurais connue vivante ! Laura qui respecte depuis vingt ans les conditions du marché qu'elle a conclu avec Dieu et qui vient, chaque dimanche Le remercier de quelque chose dont elle ne se souvient pas toujours, mais qui la rend profondément heureuse.